

« Qu'est-ce que la Religion universelle ? » : étude sur une question posée par Baudelaire

Le projet de *Mon cœur mis à nu*, qui occupe Baudelaire de 1859 à 1866, devait donner naissance, selon les termes de son auteur, à un « livre de rancunes » dicté par un « besoin de vengeance » (Baudelaire, 1975 : 1468). Dans ses notes, Baudelaire exprime une fois de plus son aversion pour l'« hérésie du progrès », la démocratie et l'utilitarisme à l'américaine. De même que dans ses écrits « belges » rédigés à partir de 1864, Baudelaire, qui pour être le héraut de la modernité n'en est pas moins anti-moderne, prend clairement le parti du christianisme traditionnel et de ses dogmes. À une époque où la religion se trouve de plus en plus souvent dénigrée ou marginalisée et le sacré mis à l'épreuve du profane – « De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes [...] » (*ibid.* : 666) – il souligne son intérêt pour les phénomènes religieux, allant jusqu'à leur accorder, dans la section XXXI de *Mon cœur mis à nu*, la priorité sur les autres domaines de la vie : « Il n'y a d'intéressant sur la terre que les religions » (*ibid.* : 696).

C'est après cette constatation que Baudelaire pose une question essentielle pour la compréhension de son œuvre, et qui peut s'avérer féconde dans une réflexion sur le statut du sacré dans la culture moderne : « Qu'est-ce que la Religion universelle ? (Chateaubriand, de Maistre, les Alexandrins, Capé¹) » (*ibid.*). Comme l'explique Baudelaire, il s'agit d'une religion « faite pour les Alchimistes de la Pensée, une Religion qui se dégage de l'homme, considéré comme memento divin » (*ibid.*). Afin de saisir le (ou les) sens possible(s) de cette notion de la « Religion universelle », il faut avant tout suivre les pistes indiquées par Baudelaire et se référer aux auteurs mentionnés dans le texte entre parenthèses.

1. Le nom de Capé, dernière référence du passage, demeure une énigme. Les quelques hypothèses fournies par Pichois dans son commentaire n'éclaircissent guère, à notre connaissance, le sens possible de la « Religion universelle ». C'est la raison pour laquelle cette référence ne reviendra plus dans notre étude.

1. Chateaubriand et la « tradition universelle »

Le commentaire de Claude Pichois concernant ces références (*ibid.* : 1504-1505) nous apporte des renseignements précieux, qu'il est toutefois possible de développer. Pichois se reporte en premier lieu à l'étude de Daniel Vouga consacrée à *Baudelaire et Joseph de Maistre*, dans laquelle l'auteur rapproche la « Religion universelle » baudelairienne d'un fragment du *Génie du christianisme* de Chateaubriand (I, liv. III, chap. I), prouvant par là que les noms de Maistre et de Chateaubriand ne se côtoient pas par hasard dans le passage de *Mon cœur mis à nu* :

Il y a des vérités que personne ne conteste, quoiqu'on n'en puisse fournir des preuves immédiates : la rébellion et la chute de l'esprit d'orgueil, la création du monde, le bonheur primitif et le péché de l'homme, sont au nombre de ces vérités. Il est impossible de croire qu'un mensonge absurde devienne une tradition universelle. Ouvrez les livres du second Zoroastre, les dialogues de Platon et ceux de Lucien, les traités moraux de Plutarque, les fastes des Chinois, la Bible des Hébreux, les Edda des Scandinaves ; transportez-vous chez les Nègres de l'Afrique, ou chez les savants prêtres de l'Inde : tous vous feront le récit des crimes du dieu du mal ; tous vous peindront les temps trop courts du bonheur de l'homme et les longues calamités qui suivirent la perte de son innocence [...]
(Chateaubriand, 1861 : 23).

Pour Chateaubriand, il existe donc une « tradition universelle » disséminée dans les œuvres de tous les peuples, composée de vérités sur lesquelles tout le monde – fondateurs des religions, philosophes païens, auteurs des mythes et des épopées anciennes – semble s'entendre : l'origine divine de l'homme, son bonheur primitif et sa déchéance en font partie. Chateaubriand avait déjà évoqué cette « tradition universelle » dans le premier chapitre du même livre, intitulé « Dogmes et doctrines » :

Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il existe à présent, et qu'il y a eu une chute. Cette tradition se fortifie de l'opinion des philosophes de tous temps et de tous pays, qui n'ont jamais pu se rendre compte de l'homme moral sans supposer un état primitif de perfection d'où la nature humaine est ensuite déchuée par sa faute (I, liv. I, chap. IV; *ibid.* : 9).

La « tradition universelle » dont il est question chez Chateaubriand ne peut être associée qu'au christianisme. C'est en effet à la religion chrétienne qu'aboutissent toutes les croyances dispersées dans le monde, et celles-ci ont en commun les vérités qu'elle rassemble et qu'elle est censée révéler de façon parfaite. Même si Chateaubriand prend soin d'établir une distinction nette entre la « véritable religion » et les anciennes traditions païennes, cela ne l'empêche toutefois pas d'observer bien des analogies entre elles, à commencer par l'expérience du mystère ineffable de l'être, qui se manifeste dans le secret entourant tous les cultes et toutes les croyances (I, liv. I, chap. II). Mais

cette dimension primordiale du mystère se morcelle en plusieurs vérités, communes elles aussi à toutes les traditions, concernant notamment les origines et les destinées du monde et de l'homme. Les deux piliers de « l'édifice de toutes les religions » – la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme (I, liv. V, chap. I ; *ibid.* : 33) – trouvent leur prolongement dans la responsabilité de l'homme devant le Créateur, juge de ses actes pour l'éternité.

La « tradition universelle » comprise dans les croyances de l'humanité, dont le terme revient une fois de plus dans la quatrième partie de l'ouvrage (IV, liv. I, chap. V ; *ibid.* : 153), reposant sur le schéma « bonheur originel – chute et châtement – jugement et immortalité », débouche sur la nécessité du sacrifice qui, censé apaiser la colère de Dieu ou de la divinité, constitue le pivot de tout culte religieux : « Qu'est-ce qui constitue le culte dans une religion quelconque ? C'est le sacrifice. Une religion qui n'a pas de sacrifice n'a pas de culte proprement dit » (IV, liv. I, chap. V ; *ibid.* : 153). L'exigence sacrificielle véhiculée par les religions, manifestation de l'état déchu de l'humanité, est une matière traitée à fond par la deuxième source que Baudelaire cite dans son fragment sur la « Religion universelle », à savoir Joseph de Maistre.

2. Maistre : entre catholicisme et illuminisme

Au moment où le *Génie du christianisme* voit le jour en 1802, Joseph de Maistre, ayant fait l'expérience de la tourmente révolutionnaire, part pour la Russie en tant qu'ambassadeur du Royaume de Sardaigne. Le séjour de 15 ans de Maistre en Russie aura pour fruit la publication en 1821 (année de la mort de l'auteur) des *Soirées de Saint-Petersbourg*, ouvrage ayant pour objet « l'ensemble des voies de la Providence dans le gouvernement du monde moral » (Maistre, 1821, I : 12). Il est dirigé contre la philosophie rationaliste et sensualiste des Lumières et explique les lois gouvernant le monde qui ont leur source dans la révélation divine.

C'est dans ce contexte que Maistre va évoquer tout au long des *Soirées* une tradition primitive ou universelle reliant toutes les croyances et tous les cultes de l'humanité, sur l'existence de laquelle les interlocuteurs, exprimant différents points de vue sur des questions plus détaillées, semblent être parfaitement d'accord. Dans le IV^e entretien, le Sénateur, s'adressant au Comte, rapporte pour exposer cette idée la formule d'un théologien de l'Antiquité tardive, servant de critère pour l'établissement de la foi orthodoxe :

Votre Vincent de Lerins a donné une règle fameuse en fait de religion : il a dit qu'il fallait croire ce qui a été cru TOUJOURS, PARTOUT et PAR TOUS. Il n'y a rien de si vrai et de si généralement vrai. L'homme, malgré sa fatale dégradation, porte toujours des marques évidentes de son origine divine, de manière que toute croyance universelle est toujours plus ou moins vraie [...] (Maistre, 1821, I : 280).

La tradition véhiculant les vérités universelles, professées sous forme de dogmes par le christianisme, perce sous le voile des erreurs dues à la chute originelle de l'homme. La vérité se manifeste de façon localement déformée ou détournée, mais finit par apparaître en plein jour dans la révélation chrétienne (et plus précisément catholique). Dans le X^e entretien, le Comte avoue beaucoup aimer « les idées pratiques, et surtout ces analogies frappantes qui se trouvent entre les dogmes du Christianisme et ces doctrines universelles que le genre humain a toujours professées, sans qu'il soit possible de leur assigner aucune racine humaine » (*ibid.*, II : 279).

Parmi ces doctrines, dont l'universalité suffit à démontrer la validité, nous retrouvons celle de la *déchéance primitive de l'homme*² qui marque une rupture avec l'état de bonheur et de perfection originels, où l'homme jouissait de connaissances supérieures. Cette science, en raison de la Chute, était condamnée à être occultée, marquée du sceau du secret. Elle doit être associée à la langue primitive de l'humanité, qui n'a pas pu être inventée par l'homme, mais révélée par Dieu lui-même dans sa Parole. La déchéance de l'homme est étroitement liée à la perte et à l'oubli de ce premier langage dont il avait la connaissance.

L'être humain, sujet à la bénédiction et à la malédiction de Dieu, cherche des voies par lesquelles il pourrait rétablir le lien avec sa source première, d'où l'universelle propension à la prière et les cultes exercés par les différentes religions. Or, tout culte religieux repose sur un dogme, de portée universelle lui aussi, celui de la réversibilité, affirmant suivant les propos du Comte du IX^e entretien que « *le juste, souffrant volontairement, ne satisfait pas seulement pour lui-même, mais pour le coupable, qui, de lui-même, ne pourrait s'acquitter* » (*ibid.*, II : 155). Présente dans toutes les cultures sous différentes formes, cette vérité trouve sa consécration dans le dogme de la rédemption de l'humanité par l'offrande de l'Homme-Dieu sur la croix. La doctrine du « salut par le sang » (*ibid.*, II : 168) découle de celle de la réversibilité universelle, elle-même résultant du péché originel. Tous trois sont étroitement liés à la théorie du sacrifice que Maistre formule dans les *Soirées* ainsi que dans le *Traité sur les sacrifices* qui les suit.

La notion d'une tradition originelle et universelle, commune à différents courants ésotériques, ne surprend pas sous la plume de l'auteur initié à la franc-maçonnerie qu'était Maistre. C'est précisément dans ses écrits maçonniques que nous trouvons des renseignements précieux sur la façon dont Maistre pouvait concevoir l'idée en question. Dans son *Mémoire au duc de Brunswick*, il aborde le sujet des origines de la franc-maçonnerie templière. Niant l'affiliation historique de celle-ci avec l'ordre du Temple, Maistre se réclame de l'Évangile et du christianisme – qui selon lui est le seul véritable fondement de l'activité maçonnique – avant de remonter au commencement même du monde, qui a vu naître l'unique religion de l'homme :

2. Comme l'affirme le Comte dans le II^e entretien, « il n'y a rien de si attesté, rien de si universellement cru sous une forme ou sous une autre, rien enfin de si intrinsèquement plausible que la théorie du péché originel » (Maistre, 1821, I : 93).

[...] la vraie religion a bien plus de 18 siècles :
Elle naquit le jour que naquirent les jours³.

Remontons à l'origine des choses, et montrons par une filiation incontestable que notre système réunit au dépôt primitif les nouveaux dons du Grand Réparateur (Dermenghem, 1923 : 68).

En dépit des différences entre la pensée du Maistre de 1782⁴ d'avec celui de 1821, sa thèse est foncièrement la même : l'humanité ne connaît qu'une seule religion issue d'un « dépôt primitif » ou d'une « Tradition primitive », dont on retrouve partout les traces et qui se manifeste pleinement dans le christianisme. Malgré son insistance sur la primauté du catholicisme parmi les religions, et le renforcement de son adhésion à la confession romaine après la Révolution, Maistre restera toujours marqué par ses expériences avec l'illuminisme et la franc-maçonnerie. Il admettra, tout comme divers représentants de l'ésotérisme, l'existence d'une Tradition universelle issue d'une révélation originelle.

3. Les Alexandrins : entre gnose et néoplatonisme

Sur la question de la tradition universelle, malgré le décalage temporel séparant la formulation des idées, et les divergences dans l'évolution politique des deux auteurs, Maistre semble parler d'une seule voix avec Chateaubriand. Pour l'un et l'autre, cette tradition est celle de la « véritable religion », c'est-à-dire du catholicisme⁵. Ses traces se retrouvent partout à travers des idées, des symboles et des éléments de culte analogues. Ce sont précisément ces vérités analogues dispersées dans toutes les religions qui nous ramènent à celle qui constitue leur expression parfaite, libre désormais de toute erreur.

La mention des « Alexandrins » dans le fragment baudelairien sur la « Religion universelle » est déjà plus problématique. Pichois indique les travaux publiés dans les années 40 du XIX^e siècle, qui ont permis de redécouvrir l'école d'Alexandrie : ceux de Jacques Matter (*Histoire de l'École d'Alexandrie, comparée aux principales écoles contemporaines*, 1840-1844), de Jules Simon (*Histoire de l'école d'Alexandrie*, 1845) et d'Étienne Vacherot (*Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, 1846-1851), ces derniers ayant été tous deux professeurs de Louis Ménard, ami de jeunesse de Baudelaire et auteur entre autres d'une traduction des livres du *Corpus hermeticum* publiée

3. Cette idée a déjà été formulée par Augustin d'Hippone dans ses *Rétractations* (I, XII, 3).

4. Celle-ci est à rapprocher du « christianisme transcendantal » évoqué dans les *Soirées*, qui constitue « un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétique, sur une base chrétienne » (Maistre, 1821, II : 333)

5. Ces idées rappellent la théorie du *logos spermaticos* formulée par Justin Martyr dans ses *Apologies*, suivant laquelle toute philosophie ou toute religion humaine est vraie dans la mesure où elle participe de la vérité révélée par le Christ.

en 1866⁶. La question demeure de l'identité des « Alexandrins » auxquels pense Baudelaire. Si l'on regarde de plus près les sources citées, Simon et Vacherot associent clairement et de façon exclusive l'école des Alexandrins aux néoplatoniciens païens liés au Musée d'Alexandrie. Cependant, ceux-ci sont toujours côtoyés de près par les Pères de l'Église du Didascalée tels que Clément d'Alexandrie (éclectiste chrétien) et Origène, disciple d'Ammonios Saccas, maître d'un autre Origène (mais celui-là païen) et du fameux Plotin qui, selon Simon, concentre en soi « toute l'école d'Alexandrie » (Simon, 1845 : 41).

Par ailleurs, Paul Arnold dans son *Ésotérisme de Baudelaire* n'hésite pas à identifier les « Alexandrins » de Baudelaire aux représentants de l'hermétisme, dont les idées sont exposées dans les livres d'Hermès Trismégiste. La question est bien plus complexe. Car même à supposer que la mention des « Alexandrins » renvoie à l'hermétisme, que Baudelaire pouvait très bien connaître à travers Ménard, ce courant constitue un assemblage foncièrement hétérogène de doctrines d'origine grecque, juive, égyptienne et orientale⁷. À moins que, comme le propose André-Jean Festugière, on ne ramène le nom d'hermétisme à la partie gnostique des ouvrages du *Corpus hermeticum* (Festugière, 1967 : 30-38). Mais il semble plutôt qu'en parlant des Alexandrins Baudelaire vise justement le caractère syncrétique de la pensée alexandrine, où la philosophie néoplatonicienne, la tradition égyptienne et la gnose (qu'elle soit chrétienne ou païenne), s'enchevêtrent et se combinent dans une recherche spirituelle concernant l'origine divine et les destinées de l'homme, recherche qui s'apparente à l'alchimie mystique. Une telle conception se laisse entrevoir dans un autre fragment de *Mon cœur mis à nu*, où Baudelaire fait du mysticisme un « trait d'union » entre paganisme et christianisme, religions qui selon le poète se « prouvent réciproquement » (Baudelaire, 1975 : 678). Ainsi, le terme de « Pensée » figurant dans le fragment de *Mon cœur mis à nu* est caractéristique aussi bien des systèmes néoplatoniciens que de la gnose hermétiste, et il peut renvoyer en même temps au Logos des Pères de l'Église⁸.

4. Conclusion

Avant de conclure, il importe de remarquer que l'idée de « Religion universelle » formulée par Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu*, en dépit des références concrètes citées à son appui, est une idée poétique riche de sens, hautement symbolique et sug-

6. Ménard met aussi en dialogue les divers courants philosophiques et mystiques alexandrins dans son *Banquet d'Alexandrie* publié en 1863 (puis faisant partie des *Rêveries d'un païen mystique* de 1876).

7. Louis Ménard écrit dans la préface de son ouvrage que « [...] dans le Poimandès [premier livre du *Corpus*], des doctrines égyptiennes, peut-être même quelques vestiges de croyances chaldéennes ou persanes se mêlent avec le Timée, le premier chapitre de la Genèse et le début de l'Évangile de saint Jean » (Ménard, 1866 : XLIX-L).

8. Voir aussi la note 10.

gestive, et que par conséquent, elle se prête difficilement à une explication précise et univoque. Ses prolongements poétiques exigeraient sans doute une étude à part. Car il semble que la poésie et l'art aient été pour Baudelaire des moyens d'expression privilégiés de la « Religion » en question⁹.

Cependant, sa dimension doctrinale et philosophique, sur laquelle je me suis davantage concentré dans le cadre de cet article, est certainement loin d'être indifférente à Baudelaire. L'idée de la « Religion universelle » renvoie de façon manifeste à des sources d'inspiration catholiques (Chateaubriand, Maistre), mais force est de constater qu'elle ne saurait être identifiée au catholicisme (ni à aucune autre religion instituée d'ailleurs). On ne voit pas pourquoi Baudelaire parlerait d'une « Religion universelle » réservée à des « Alchimistes de la Pensée »¹⁰, si son sens devait s'épuiser dans le catholicisme romain¹¹. Par contre, cette « Religion universelle » contient une référence indiscutable à une Tradition universelle primitive, idée partagée non seulement par Chateaubriand et Maistre (dans une perspective catholique orthodoxe), mais en même temps chère aux illuminés et aux franc-maçons, en tant que porteuse d'une gnose constituant le noyau même des religions, et qui dépasse de ce fait largement tout cadre confessionnel rassurant. Or, ce qui semble particulièrement retenir Baudelaire, comme en témoigne si bien son essai sur Wagner (1861), c'est la portée universelle des symboles et des mythes :

[...] le mythe est un arbre qui croît partout en tout climat, sous tout soleil, spontanément et sans boutures. Les religions et les poésies des quatre parties du monde nous fournissent sur ce sujet des preuves surabondantes. Comme le péché est partout, la rédemption est partout ; le mythe partout. Rien de plus cosmopolite que l'Éternel (Baudelaire, 1976 : 800).

Ce passage, même si le langage employé est différent, rappelle les considérations de Chateaubriand et de Maistre sur la « tradition universelle ». Mais alors que cette tradition était pour eux celle de la religion catholique, la question semble bien plus complexe dans le cas de Baudelaire. Pour celui-ci, les mythes, à travers une « analo-

9. Retenons juste les thèmes qui jalonnent la poésie des *Fleurs du mal* (entre parenthèses le numéro de la pièce dans l'édition de 1861) : la douleur ou la souffrance comme remède (I), les correspondances (IV), la réversibilité (XLIV, XLVI), l'héautontimorouménos (LXXXIII), la chute de l'être spirituel (LXXXIV). Par ailleurs, la théorie du sacrifice est évoquée plusieurs fois dans *Mon cœur mis à nu* (IV, VI, XXVI).

10. On retrouve la même formule dans la *Notice biographique sur Louis Lambert* de Balzac : « Nous serons les alchimistes de la pensée » (Balzac, 1832 : 332). Il s'agit des paroles adressées au narrateur par le héros principal, dont le système mystique a comme un des éléments principaux la Pensée (à côté de la Volonté). Baudelaire a bien pu s'inspirer de ce texte en définissant sa « Religion universelle ».

11. Par ailleurs, on connaît bien le caractère problématique du catholicisme baudelairien. Celui-ci ne se résume-t-il pas dans « la pure théorie catholique, une explication, sinon complète, du moins plus compréhensive de tous les mystères inquiétants de la vie » (Baudelaire, 1976 : 224).

gie morale » constituant l'« estampille divine de toutes les fables populaires », véhiculent les vérités immémoriales sur la condition humaine et renvoient de concert au « principe absolu » et à l'« origine commune de tous les êtres » (Baudelaire, 1976 : 800). C'est en ce sens que la Religion universelle dont parle Baudelaire, qui fait penser à une gnose de type mystique bien plus qu'à une religion historique particulière, envisage l'homme comme « memento divin »¹² – car c'est bien *de l'homme* qu'elle se dégage. En effet, « [q]and même Dieu n'existerait pas, la Religion serait encore Sainte et *Divine* » (Baudelaire, 1975 : 649). La « Religion universelle » révèle la nature divine de l'homme déchu, même dans un monde moderne où Dieu n'est plus, mais où le sacré ne cesse de questionner le profane.

BIBLIOGRAPHIE :

- Arnold P. 1972. *Ésotérisme de Baudelaire*. Paris. Vrin.
- Augustin d'Hippone. 1864-1872. *Œuvres complètes de saint Augustin. Les Rétractations*. Édition Raulx. Traduction H. de Riancey. Édition en ligne sur abbaye-saint-benoit.ch. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Balzac H. De. 1832. *Nouveaux contes philosophiques*. Paris. Gosselin. Livre numérique Google. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Baudelaire Ch. 1975-1976. *Œuvres complètes*. Texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois. Paris. Gallimard. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Dermenghem É. 1923. *Joseph de Maistre, mystique : ses rapports avec le martinisme, l'illuminationisme et la franc-maçonnerie, l'influence des doctrines mystiques et occultes sur sa pensée religieuse*. Paris. La Connaissance.
- Chateaubriand F.-R. de. 1861. *Œuvres complètes de Chateaubriand. 2, Génie du christianisme*. Paris. Acamédia. Livre numérique sur gallica.bnf.fr. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Festugière A.-J. 1967. *Hermétisme et mystique païenne*. Paris. Aubier-Montaigne.
- Justin Martyr. 1904. *Apologies*. Édition H. Hemmer. Paris. Alphonse Picard et Fils. Traduction L. Pautigny. Édition en ligne sur wikisource.org. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Maistre J. de. 1821. *Les soirées de Saint-Petersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la providence ; suivis d'un Traité sur les sacrifices*. 2 tomes. Paris. Rusand. Livre numérique Google. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Matter J. 1840-1844. *Histoire de l'École d'Alexandrie, comparée aux principales écoles contemporaines*. Paris. Hachette. Livre numérique sur gallica.bnf.fr. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Ménard L. 1866. *Hermès Trismégiste, traduction complète du grec, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques*. Paris. Didier et Cie. Livre numérique sur gallica.bnf.fr. Consulté le 14 / 10 / 2013.
- Simon J. 1845. *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*. 2 tomes. Paris. Joubert. Livre numérique sur openlibrary.org. Consulté le 14 / 10 / 2013.

12. Voir le commentaire de Pichois se rapportant à l'ouvrage de Caro sur Saint-Martin (Baudelaire, 1975 : 1505).

Vacherot É. 1846-1851. *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*. 3 tomes. Paris. Ladrangé. Livre numérique sur gallica.bnf.fr. Consulté le 14 / 10 / 2013.

Vouga D. 1957. *Baudelaire et Joseph de Maistre*. Paris. José Corti.

„What Is the Universal Religion?” – A Study of the Question Asked by Charles Baudelaire

In “My heart laid bare” Baudelaire writes about the “Universal Religion” devised for “the alchemists of thought,” “a religion that comes from man, considered as a divine memento.” The idea, as we read in the text, was inspired by the writings of Chateaubriand, De Maistre and those of the “Alexandrians”. And indeed, the two former authors wrote explicitly about a „universal tradition” that finds its fulfillment in the Catholic religion. It does not matter if we recognize the “Alexandrians” as representatives of the Neoplatonic school, the Alexandrian Fathers of Church, or disciples of Hermetism, the very term implies a tradition of both syncretic and mystic character that resembles gnosis. Baudelaire’s “Universal Religion,” despite his Catholic convictions, cannot be associated with Catholicism. Based on a universal transmission of myths and symbols, it rather refers to eternal truths about man as well as to the divine source of all beings – also in the modern world, which puts God’s existence in doubt.

Keywords: Charles Baudelaire, universal religion, history of ideas, 19th century French literature.